Étudier sa propre culture. Expériences de terrain et méthodes sous la direction de Jean Guiart

Raymond MAYER

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6162>
DOI : 10.4000/jso.6162
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010
Pagination : 251-253
ISBN : 978-2-85430-027-7
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Raymond MAYER, « *Étudier sa propre culture. Expériences de terrain et méthodes* sous la direction de Jean Guiart », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 130-131 | 2010, mis en ligne le 15 décembre 2010, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6162> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.6162>

pléthore de sigles fort heureusement déclinés dans la présentation détaillée finale des auteurs, l'ouvrage atteint son objectif qui est de gagner un maximum de lecteurs à sa cause, tout en faisant valoir l'expérience des expertises déjà réalisées.

Qu'un colloque essaie de sortir des impasses du système scolaire en place en élargissant le propos à l'ensemble de l'Outre-mer français est une belle prouesse, et la question linguistique de l'Outre-mer français aura trouvé ici un rapport d'étape tout à fait convaincant. Peut-être même que le prochain colloque pourra faire le lien avec des situations de plurilinguisme en dehors du contexte strictement francophone. Rien de tel en effet que de confronter les expériences d'un pays centralisé avec celles de pays qui présentent une configuration plus fédérale voire confédérale pour faire progresser la portée théorique des conclusions que l'on a déjà tirées sur le terrain.

RÉFÉRENCE CITÉE

FRÉCHET Claudine (dir.), 2009. *Langues et cultures de France et d'ailleurs*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 495 p.

Raymond MAYER,
Université Omar Bongo de Libreville et
Université de Lyon 2

GUIART Jean (sous la dir.), 2009. *Étudier sa propre culture. Expériences de terrain et méthodes*, Paris, L'Harmattan, 183 p., préface, introd., bibliogr.

Sous un titre performatif d'une extrême simplicité, ce livre dirigé par Jean Guiart apporte, à mon sens, une contribution majeure à la compréhension de l'évolution de l'anthropologie mondiale. À travers treize chapitres d'anthropologues des cinq continents, dont il ouvre la thématique et la méthodologie globales tout en introduisant à chacune d'elles en particulier, l'ancien directeur du Laboratoire d'ethnologie du musée de l'Homme de Paris met à profit ses années de retraite active pour mettre en lumière la nouveauté radicale induite en anthropologie par les indépendances nationales. Il ne s'agit plus, cette fois-ci, de l'énumération récurrente des obstacles relevés par les anciennes administrations coloniales dans le libre accès au terrain par exemple, ou dans le traitement symétrique des fonds d'archives, mais de l'évaluation, par les anthropologues nationaux devenus (avec les réserves qui s'imposent çà et là) maîtres de leurs programmes, du bilan de leurs recherches, et surtout des perspectives nationales et internationales qui s'offrent à eux après trente ans de développement autonome. Un symposium (dont les dates ne sont pas explicitées dans l'ouvrage) avait été convoqué au musée de l'Homme sur ce thème, bien avant l'an 2000, l'actuelle République démocratique du Congo y apparaissant encore sous son ancienne dénomination de Zaïre, et plusieurs participants étant décédés dans l'intervalle.

C'est dire la vertu anticipatrice de ce modeste volume qui a tout pour faire date.

Jusque-là, l'anthropologie contemporaine ne distinguait qu'entre anthropologie exotique et anthropologie domestique, ou – en des termes presque similaires – entre exo-anthropologie et endo-anthropologie. Le livre de Jean Guiart et de ses invités va plus loin : il laisse émerger une multitude d'anthropologies « nationales » dont peu d'anthropologues ont jusqu'ici analysé la dynamique et l'impact sur l'avenir de l'anthropologie mondiale. Que l'on ne s'y trompe pas : la vague montante des anthropologies nationales va faire l'effet d'un tsunami, et il faudra s'attendre, en moins de vingt ans, à une véritable recomposition du paysage anthropologique international, dont peu de métropoles intellectuelles actuelles ont pressenti l'ampleur et les conséquences. J'ai trouvé sous la plume de l'historienne Florence Bernault, en poste à l'université du Wisconsin à Madison, l'un des rares constats à aller dans le sens de l'histoire, a-t-on envie de dire (Bernault, 2001) :

« [les pays du Sud] ont, dépassant la vieille Europe, commencé à produire une bibliothèque savante dont les apports ne peuvent être ignorés qu'au risque d'un appauvrissement sérieux des capitales intellectuelles aujourd'hui dominantes. »

Si la préface de Jean Guiart observe une « sorte de passage à vide de la réflexion anthropologique » (p. 7), l'introduction du même affiche deux tendances qui appellent au renouvellement de méthode et d'épistémologie induit par les indépendances. La première consiste à « considérer avec faveur l'émergence d'une classe d'universitaires et de chercheurs nationaux avec qui puisse être établie une collaboration entre égaux » (p. 14) ; la seconde doit permettre de contester, à rebours, le règne de la pensée « extrême-occidentale » (sic) enracinée dans l'idéologie mal avouée de « l'évolution linéaire des sociétés humaines et d'une hiérarchie des degrés atteints par les unes ou par les autres » (p. 15). À cet égard, le livre offre un concentré d'expériences nationales qui sont toutes plus intéressantes les unes que les autres, bien qu'aboutissant parfois à des résultats pour le moins contrastés.

Viennent alors les diverses communications qui fournissent un état des lieux de la pratique et de la théorie dominantes sur les terrains nationaux. Jean Guiart chapeaute chacune d'elles par une brève notice introductive. Le premier à entrer en lice est le chercheur et écrivain algérien Mouloud Mammeri (pp. 25-36), qui dresse l'état de l'anthropologie dans son pays à travers l'histoire particulière du Centre de recherche en anthropologie et en préhistoire (CRAP) d'Alger. Laissé sans moyens et sans archives pour solde de tout compte par l'administration française partante, le CRAP a dû renoncer, pour l'essentiel, à toute enquête de terrain, et se soumettre aux priorités définies par le nouveau pouvoir politique en place. Ce qui s'est traduit, notamment, par l'insistance portée aux questions de progrès social et d'unité nationale, au détriment des appartenances tribales qui ont été reconverties aux normes de l'intérêt national.

Préoccupations similaires en Tunisie, dont la liste établie par Samira Gargouri-Sethom, conservatrice au

Centre des arts et traditions populaires de Tunis (pp. 37-45), offre un tableau saisissant de la situation qui a prévalu quand une archéologie qui était officiellement privilégiée a laissé les chercheurs en sciences sociales sans expérience et sans métier. A nouveau, le traumatisme du manque de relève immédiate a creusé un fossé durable entre les prédécesseurs expatriés partis et les successeurs nationaux sans formation supérieure de niveau équivalent. Mais le fait le plus notable a été la destruction des musées d'objets de la vie quotidienne, pourtant légués par les administrations scientifiques du protectorat français, en raison de l'idéologie politique faisant le choix du « modernisme » et du « progrès », forçant notamment à l'abandon du vêtement traditionnel au bénéfice du costume européen. Il a fallu une quinzaine d'années après l'indépendance pour reconstituer les autorités politiques dans le sens de la nécessaire prise en compte des avantages de l'héritage national par rapport à celui de la colonisation.

La troisième situation, celle du Mali, est faite par Claude Daniel Ardouin, ancien directeur du Musée national du Mali à Bamako. Celui-ci montre, au terme d'une analyse très lucide que l'analyse du « dedans » est le complément indispensable de celle du « dehors » (p. 49). Partant de l'adage « Beaucoup de gens font partie du *mègè*, mais peu d'entre eux entrent dans son *tan* » (p. 49), il démonte les mécanismes d'interprétation qui se rattachent à la fluctuation des courants théoriques « reflet de l'idéologie, avouée ou non, de la recherche » et déterminante pour « la compréhension de la culture étudiée » (p. 51), notant en particulier que « l'appareil conceptuel, en plus de son imprécision, est beaucoup plus pauvre que la réalité observée » (p. 52).

La quatrième communication est donnée par le chercheur Khing Hoc Dy (pp. 57-66) qui, bien qu'installé en France, en réfère à son pays natal, le Cambodge, dont il rappelle que la tradition lettrée est antérieure au VII^e siècle. Nommé enseignant-chercheur à la Faculté des Lettres de Phnom-Penh en 1967, l'auteur a consacré ses recherches à la littérature du divertissement du XVIII^e au XX^e siècle, sur laquelle il a publié dix-neuf ouvrages et il signale l'important travail effectué par le Centre de documentation et de recherche sur la civilisation khmère fondé par lui en 1978, et qui après sa fermeture vingt-cinq ans plus tard, a transféré son fonds en 2006 à l'Académie royale du Cambodge. Exemple rare d'une initiative pluridisciplinaire et de résultats mis au service d'une recherche dont on privilégie à présent la production nationale.

La situation européenne n'est pas en reste. Intervenant sur le contexte espagnol, Antonio J. Sanchez Lopez, ancien professeur de l'université de Cordoue, souligne que la recherche sociale est « tout à la fois une science, une production idéologique et un travail » ce qui « oblige à distinguer les questions de la théorie et des méthodes employées de celles des circonstances professionnelles, économiques, et aussi institutionnelles » (p. 68). De manière réaliste, il déconstruit le métier d'ethnologue dans des pays où des limitations budgétaires entraînent des contextes de rivalités, de replis disciplinaires et de faible planification à long terme.

Les cinq premières communications étant placées sous le signe de la méthode, les suivantes s'inscrivent sous une rubrique intitulée « témoignages ». On peut discuter de la pertinence de la répartition des contributions entre ces deux catégories, chacune d'elles relevant en fait de l'une et de l'autre. Les témoignages ne sont répartis ni par continents, ni par pays, mais poursuivent une investigation des méthodes par les résultats atteints sur le terrain.

Premier témoignage sollicité, celui de l'Algérienne Tassidit Yacine qui propose une contre-analyse de la situation des femmes dans son pays, marquée par la double prégnance des droits berbère et musulman censés favoriser exclusivement le genre masculin (pp. 79-91). L'auteur démontre que contrairement aux idées reçues, y compris par les scientifiques eux-mêmes, les femmes peuvent y acquérir du pouvoir. Traitant la situation d'une localité située aux confins des Aurès et de la Kabylie à partir d'un corpus spécifique, elle en arrive à étendre le résultat de ses recherches à de nombreux cas où l'inversion du contrôle social par les femmes est avérée, introduisant ainsi des figures d'exception dans un contexte que l'on croirait d'un seul bloc. On pourrait rapprocher ses conclusions de celles atteintes par Frédérique Fogel (2006 : 390) dans son déchiffrement logique du « mariage dit arabe » où la reproduction de la prévalence de la relation de germanité frère-frère passe obligatoirement et concomitamment par la relation de germanité frère-sœur.

Témoignage inversant également l'idéologie dominante à leur égard que celui de M. Ag Baille (pp. 93-106) qui « plaide » pour une meilleure compréhension des Kel Tamachaq ou Touareg « nomades monogames » en butte à l'incompréhension populaire et scientifique des perspectives « sédentaires » qui leur sont habituellement appliquées. L'argumentaire spécifique du témoignage porte sur les contraintes du nomadisme face à la volonté de parquage des gouvernements nigériens successifs. On croirait se trouver au cœur de la campagne anti-Roms suscitée en France pendant l'été 2010 !

M. Yangasa Eyi Engusa, de l'Institut Pédagogique de Kinshasa, montre l'intérêt « culturellement significatif » (p. 121) des rites de la mort dans son groupe d'origine, les Ambuun, connus sous le nom de Bambunda. Partant du « message de la mort » et de ses aspects multidimensionnels, il explique que le « système des prestations à l'occasion d'un deuil » positionne clairement parents et alliés au sein d'un réseau inter-générationnel, lequel est également régulé par un système d'interdits et de prescriptions qui amène les rites funéraires à incarner une sorte de matrice de la société globale.

Le chercheur universitaire indonésien Alex John Ulaen (pp. 125-132) dit qu'il a tiré grand profit d'une expérience ethnographique acquise dans son propre pays, dans une région différente de sa région natale, ce qui l'a sensibilisé au repérage de faits sociaux qu'il n'avait pas perçus auparavant. Après avoir relevé des fautes de compréhension dans l'analyse du monde religieux par des chercheurs étrangers qui maîtrisaient insuffisamment la langue, il prône en définitive la collaboration entre chercheurs nationaux et chercheurs

étrangers sur un pied d'égalité. Il relève en passant la création de plusieurs départements d'anthropologie dans diverses universités de son pays.

L'ancienne conservatrice du musée d'Israël de Jérusalem, Aviva Muller-Lancet, part du principe d'une « société composite » dans son pays fondée sur au moins quatre mouvances inaliénables (pp. 133-143) : arabes-et-non-juives, juives ultra-orthodoxes, juives modernes et juives pionnières. Même si c'est la diversité des cultures juives de la diaspora qui a surtout retenu l'attention de son travail muséographique et ethnographique, sa contribution permet de voir un peu plus clair dans l'écheveau des tendances qui traversent quotidiennement la vie politique et sociale de son pays.

Edit Fél, ancienne professeur à l'université de Budapest, fait constater qu'en Europe centrale, se sont développées des ethnologies nationales en marge des courants universalistes incarnés par les grandes écoles britanniques, américaines, allemandes et françaises (pp. 145-156). Le résultat de cet intérêt manifesté pour les objets et des mentalités qui leur donnent vie (on appréciera les exemples qualitatifs du traitement de la houe, diversifiée suivant les âges et les personnes, ainsi que de la grange à réunion des hommes en marge des villages) est certes celui d'un outil intellectuel au service d'une cause nationaliste, mais aussi la richesse d'une recherche autonome qui ne s'embarrasse pas des querelles d'école étrangères pour constituer un fonds documentaire inégalé et inégalable.

Comment une ancienne archéologue se reconvertit aux vertus de l'ethnographie du contemporain dans un milieu dont elle parle la langue (« celle qui implique un rapport d'égal à égal », p. 167), mais dont les tensions internes ne peuvent manquer de rejaillir sur le travail de l'anthropologue, telle est la belle et tonique réflexion d'Yvonne de Sike sur une île de la mer Egée. Dans le cas particulier des îles grecques (mais le cas est-il si particulier ?), les insulaires se méfient des « sociologues » (p. 165) et de tous ceux qui s'intéressent de trop près aux dessous des problèmes quotidiens. Le charisme personnel de l'anthropologue le (ou la) rend seul(e) capable de travailler dans un climat de confiance/méfiance permanent.

Encore plus solennel et plus cérémonieux : c'est un véritable tribunal qui accueille l'anthropologue Joaquín Galarza (pp. 169-181), déchiffreur de codex du xvii^e siècle, dans un village au sud du Mexique qui en détenait des exemplaires inédits. La condition d'admission dans ce cercle masculin ultra-fermé était de démontrer sa compétence au service des intérêts locaux, et d'apporter, en une sorte de contre-don préalable, des éléments matériels d'égale valeur (ici des photographies de documents anciens) : la preuve par une mise à l'épreuve initiale ! C'est un cas très précis – qui devrait faire école – d'un examen de passage préalable à l'accès au terrain.

Jean Guiart a donc fait appel à des auteurs confirmés, dont une riche bibliographie accompagne généralement le témoignage, ce qui donne un panorama diversifié de la situation mondiale, présenté autrement qu'à partir des métropoles dominantes. On retiendra surtout que, contrairement aux effets attendus de la

mondialisation claironnés sur tous les tons, l'échelle nationale est déterminante pour saisir l'environnement scientifique postcolonial des recherches menées sur le terrain. Les conditions d'accès au terrain ne sont donc qu'un indicateur parmi d'autres de la nouvelle donne de l'anthropologie mondiale. Le filtre universitaire de chaque État souverain définit à présent les objectifs prioritaires de toute recherche, indépendamment des tendances d'école autrefois régentées par les seules anthropologies « hégémoniques ». Le renversement des priorités, un peu du jour au lendemain, au sortir d'âpres luttes anticoloniales, est un des signes les plus manifestes de la différence réelle entre exo- et endo-anthropologies, le nouveau système de légitimation mettant à nu le précédent qui opérait jusque-là à son insu.

Au terme de cette revue de tour de monde anthropologique, on retire l'impression de capacités nationales qui ne demandent qu'à éclore et à fructifier. On sent surtout une complémentarité forte entre les divers témoignages rassemblés. Mais forcer à la reconnaissance et au respect de cette diversité d'expression qui indéniablement commence à semer à tous vents sur le plan mondial, est justement l'objectif de cette publication indispensable. L'essentiel a été montré : le vin est tiré, il faut le boire.

RÉFÉRENCES CITÉES

BERNAULT Florence, 2001. L'Afrique et la modernité des sciences sociales, *Le vingtième siècle. Revue d'histoire* 70, pp. 127-138.

FOGEL Frédérique, 2006. Le mariage dit arabe, *L'Homme* 177-178, pp. 373-394.

Raymond MAYER,
Université Omar Bongo de Libreville et
Université de Lyon 2

BABADZAN Alain, 2009. *Le spectacle de la culture. Globalisation et traditionalismes en Océanie*, Paris, L'Harmattan, coll. Connaissance des hommes, bibliogr., 286 p.

Alain Babadzan a eu raison de colliger en un volume récapitulatif les fines analyses réalisées à chaud, pendant trente ans, sur la singulière idéologie politique océanienne mise en scène dans les anciens, nouveaux et futurs États de cette région du monde en devenir. La manière inédite de placer les indépendances sous le signe de la culture (et de ses alternymes « coutume » et « tradition ») aurait pu réjouir les anthropologues des cinq continents. Pour la première fois, ils tenaient là un modèle vivant qui hypostasait un de leurs concepts de base, aussi sûrement qu'on avait placé la déesse Raison sur les autels de la Révolution française ! Mais, et c'est évidemment tout l'intérêt du livre, Alain Babadzan a beau jeu de montrer et démontrer que la réalité est bien plus complexe et plus ambiguë, et que le résultat est promis à des révisions certaines. Sur ce point, le livre